

Hommage de l'auteur

ROD. REUSS

UN ÉCOLIER

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

OU

L'IDÉAL DE L'ÉDUCATION JÉSUITIQUE

EXTRAIT DE LA *REVUE CHRÉTIENNE*



DOLE

TYPOGRAPHIE L. BERNIN

—
1901

UN ÉCOLIER DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

OU

L'IDÉAL DE L'ÉDUCATION JÉSUITIQUE

La question de l'instruction primaire, secondaire et supérieure est à l'ordre du jour, non seulement des conseils administratifs et des assemblées délibérantes de l'Europe, mais aussi, mais surtout, de l'opinion publique. Qu'un zèle commun pour la diffusion des lumières soit l'unique motif des discussions acharnées qui se produisent sur ce sujet, il serait téméraire de l'affirmer et plus difficile encore de le faire croire à autrui. Partout, en effet, en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Espagne, les controverses soulevées par cette question ne forment qu'un épisode nouveau de la lutte entre l'esprit clérical et l'esprit laïque, lutte qui semble vouloir embraser le monde civilisé tout entier et menace le xx^e siècle d'une explosion de haines religieuses que l'on croyait impossible désormais ; il est vrai que l'enjeu c'est l'âme des générations à venir, c'est à dire, pour l'un et l'autre des adversaires, le gouvernement de la cité future. Cette lutte n'est pas engagée partout sur le terrain qui est le nôtre ; c'est donc en spectateur plus impartial, mais non pas désintéressé, qu'il nous est permis d'assister à ses péripéties. Nous sommes persuadés que la civilisation ne pourra continuer sa marche progressive que si la liberté triomphe des entraves du despotisme religieux. Mais par ce mot de liberté, nous entendons la liberté pleine et entière, la liberté sans épithètes. Nous n'avons jamais été partisans de l'omnipotence de l'Etat, qui se substitue à l'initiative individuelle et l'écrase

de son tout-puissant monopole. Nous avons pu constater de trop près, dans nos provinces perdues, et d'une façon trop douloureuse, les résultats de la main-mise absolue de l'Etat sur l'enseignement primaire et secondaire, qui lui permet de broyer les individualités et de déformer par une méthode savante et d'après un plan rigide, l'âme même des enfants, sous les yeux de leurs parents, impuissants à réagir, pour ne pas protester contre la méthode allemande ou spartiate, qui donne les générations futures à l'Etat tout seul, sans rien accorder, ou si peu que rien, à la famille. Mais nous nous rangeons tout aussi peu du côté de l'Eglise, quand elle proclame cette fameuse « liberté du bien », qui est la négation de la liberté même, et qui cache, sous un beau nom, l'asservissement universel aux prétentions sacerdotales et aux dogmes du passé. En ce moment la bataille est trop violente et l'ardeur des combattants trop grande pour que la cause libérale puisse espérer un triomphe prochain. Mais quand l'un et l'autre parti seront épuisés par une lutte d'autant plus opiniâtre, que leurs forces sont presque égales, peut-être que son jour viendra.

Nous ne voulons donc point nous mêler ici, d'une façon directe, à cette ardente querelle entre l'esprit clérical et l'esprit moderne, où les théories contraires se heurtent avec une même passion. C'est une œuvre stérile que d'opposer aux affirmations des uns les négations des autres, quand le point de départ des partis ne permet point d'espérer qu'on finira par se rejoindre. On ferait mieux d'étudier les faits seuls, de les examiner à fond dans leurs détails et dans leur ensemble, avant de formuler des théories et de poser des principes. De même que l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, de même l'on reconnaîtra la valeur de tel système d'éducation aux résultats qu'il produit. Ces faits, les plus fanatiques pourront les nier sans doute — on peut toujours tout nier en ce monde, même l'évidence — mais ils ne s'en imposeront pas moins aux esprits calmes et modérés et finiront par les convaincre.

A ce point de vue, la présente esquisse, rédigée sans intentions polémiques et dans l'unique but de présenter au lecteur un tableau de mœurs scolaires au xvii^e siècle, lui en apprendra peut-être plus sur l'idéal de l'éducation jésuitique que toutes les apologies intéressées et toutes les déclamations anti-cléricales. Elle est puisée à des sources qui ne peuvent être sus-

pectées ni de franc-maçonnerie ni d'hérésie quelconque, puisque c'est un membre même du clergé, un fidèle de l'Ordre, qui nous en a fourni tous les détails. Un heureux hasard nous a fait retrouver naguère son petit volume sur un rayon longtemps négligé de notre bibliothèque, et en le feuilletant par curiosité, nous avons pensé que les extraits qu'on y pourrait prendre, quoique vieux de plus de deux siècles, sembleraient par moments d'une actualité non douteuse à ceux qui voudraient bien les parcourir (1).

Le volume, dont nous transcrivons le titre exact en note, renferme des fragments de la biographie d'un jeune noble tyrolien, Jean-Baptiste de Schulthaus, né à Lavisio, entre 1620 et 1625 (2) ; il était le fils de Jules de Schulthaus, commissaire des archiducs d'Autriche sur les frontières d'Italie, et de Julie de Hohenstein, et fut élève des Jésuites, dans leur collège de Trente, de 1635 à 1640 environ. L'auteur anonyme a rédigé son travail, en bonne partie, d'après les notes que le jeune écolier avait dû prendre sur lui-même, par ordre de son directeur de conscience et des chefs de la confrérie marianique dont il faisait partie (3). Il a voulu montrer, dans ce jeune membre de l'association de Marie, un type du parfait congréganiste, en même temps qu'il expose l'idéal d'une éducation chrétienne, et il le propose en exemple à la jeunesse de son époque ainsi qu'aux générations à venir, comme « une des plus blanches étoiles dans notre ciel marianique ». Son opuscule est écrit dans ce latin spécial qui rappelle les laides églises de la Compagnie de Jésus bâties au xvii^e et au xviii^e siècle, d'ordre essentiellement composite ; c'est un style mélangé de phrases pieuses et de citations classiques bizarrement accouplées, qui n'est pas toujours facile à comprendre ; disons encore que l'auteur adopte un plan tout à fait scolastique pour la rédaction de son ouvrage. Il prend comme fil conducteur de

(1) *Idea perfecti sodalis olim in prænobili adolescente Joanne Baptista a Schulthaus Tridenti spectata, nunc ad imitandum proposita a Congregatione minore Tridentina Virginis Immaculatæ, anno suo sæculari. Tridenti, MDCCXXVII. ex typographia J. B. Monauni. Cum facultate superiorum.* 199 pages in-16.

(2) L'auteur anonyme n'a pas jugé nécessaire de fixer la date de la naissance de son héros ; mais c'est entre ces deux années qu'il faut la chercher.

(3) Je n'ai pas besoin de rappeler qu'au xviii^e siècle ces confréries existaient dans tous les collèges et les académies des Jésuites.

son récit la règle de la congrégation marianique, en exemplifiant chaque précepte par des anecdotes tirées de la vie de Schulthaus et par des fragments de ses notes autobiographiques ; c'est en suivant le narrateur dans sa marche légèrement embarrassée que nous glanerons çà et là les détails les plus curieux donnés sur les procédés éducatifs en honneur au collège de Trente. Nous risquons, il est vrai, quelques retours en arrière, en nous attachant à ses pas, car le Révérend Père n'est pas toujours également systématique dans son exposition ; mais on nous pardonnera, j'espère, l'imperfection que nous héritons de notre modèle, en constatant que nous suivons de la sorte, le plus impartialement possible, un conducteur des plus autorisés.

La première règle de l'Association marianique, c'est d'imiter la Sainte-Vierge par la pureté des mœurs. Aussi le jeune Schulthaus, à peine entré au collège, lui avait-il consacré son cœur en faisant vœu de la chasteté la plus absolue « contre la chair, le monde et le démon » et s'était-il juré de fuir la vue, la conversation, le contact le plus fortuit avec une femme, « à toutes voiles et à force de rames », comme Ulysse celui des Syrènes chantées par Martial (1). Il poussait, sur ce point, l'ascétisme jusqu'à l'incroyable, ainsi que nous le montreront quelques exemples pris au hasard ; n'oublions pas surtout que c'est d'un jeune garçon, tout au plus d'un adolescent de seize à dix-sept ans qu'il s'agit dans le cours de ce récit. Un jour on l'avait laissé seul au parloir avec une demoiselle noble de sa connaissance qu'il n'avait absolument pu se refuser à y recevoir ; il ne lui adressa pas une seule parole, mais, se tournant vers le mur, il se mit en oraison jusqu'à ce qu'un tiers survînt. Une autre fois, il avait dû passer la journée chez une baronne des environs ; le soir, en rentrant au collège, l'un de ses camarades, jeune mondain, lui demanda si elle était jolie et quelle était la couleur de ses cheveux. « Je ne sais pas, répondit l'écolier, je ne l'ai point regardée un seul instant. » Et l'auteur du livre ajoute : « Le très prudent adolescent savait bien que les regards de nos yeux sont comme des flèches ; elles s'envolent facilement, mais elles blessent grièvement. Il connaissait bien

(1) N'est-il pas piquant de voir ce bon jésuite citer l'obscène Martial, pour recommander la chasteté ?

la parole de l'empereur Charles-Quint : *Veni, vidi, vici* (1) ; mais il savait également que les concupiscentes ont lieu d'entonner aussi souvent cette autre plainte du poète : *Ut vidi, ut perii, quo me meus abstulit error !* Un autre soir, alors qu'il quittait une maison où il avait rendu visite, une jeune fille, une servante sans doute, l'accompagnait dans l'escalier, une bougie à la main. Voyant la figure attristée de l'enfant et remarquant qu'il détournait systématiquement les yeux, elle lui demanda si la lumière lui faisait mal et ne dut pas être médiocrement étonnée de se voir apostropher ainsi : « O femme, tu m'es en horreur, bien plus que le flambeau que porte ta main ! (2) » Mais voici un trait plus significatif encore et dont on voudrait douter, si les commentaires admiratifs du biographe de Schulthaus ne rendaient le doute impossible. Sa mère vint un jour le visiter à Trente. Il ne la regarda même pas et se refusa à lui baiser la main, selon la coutume du temps. Étonnée de ce froid accueil, elle lui en demande affectueusement la raison : « Je ne te regarde point, répond l'écolier, non parce que tu es ma mère, mais parce que tu es femme ! » Et le jésuite, auteur de la biographie, ajoute : « Tu crois sans doute, lecteur marianique, que c'est là un excès de précaution ; tu te trompes... (3) » Puis, ayant rappelé l'histoire d'Adam et d'Eve, il termine ainsi ce paragraphe : « Crois-moi, la femme conserve encore aujourd'hui ses anciens défauts ; elle chasse toujours encore l'homme du paradis. »

Une respectable matrone ayant offert à Schulthaus un beau rosaire à grains d'albâtre, il le refusa avec dédain, comme venant d'une main féminine, ce qui provoque l'exclamation classique de son panégyriste : « Le Troyen craignait les Grecs apportant des présents ; pourquoi notre adolescent n'aurait-il pas craint les Dalilas ? » Une fois l'un de ses compagnons d'études se permit en sa présence des paroles inconvenantes. Un flot de larmes s'échappe aussitôt de ses yeux ; il s'écrie :

(1) On sait que ces « paroles ailées » sont de César, revenant de la campagne contre Pharnace.

(2) L'auteur raconte encore à cette occasion l'édifiante conduite d'un certain Ursinus, dont parle Grégoire le Grand, qui, déjà moribond, voyant entrer une brave voisine désireuse d'avoir de ses nouvelles, s'écria : *Recede a me, mulier, igniculus adhuc vivit !*

(3) Le bon marianiste *etiam tuta timet ; nusquam est firma securitas ubi periclitatur castitas*. Elle périclité donc aux côtés d'une mère ?

« Jésus, Marie ! » et, réunissant toutes ses forces, il administre au coupable un soufflet retentissant. Il faut dire qu'il se traitait aussi lui-même avec la dernière sévérité ; dès que le démon de la concupiscence l'approchait, il saisissait un gros bâton et s'en frappait sur les pieds, sur les cuisses et par tout le corps ; « on aurait dit Hercule combattant l'hydre de Lerne ». Il avait dans une armoire une couronne d'épines dont il s'enfonçait les pointes dans la tête lorsque de mauvaises pensées venaient l'assaillir (1). Le Diable, ne réussissant pas à le prendre éveillé, essaya de le surprendre dans son sommeil ; mais même alors il le rencontra, « veillant, Argus aux cent yeux, sur la toison d'or de sa chasteté ». Une nuit, le démon « lui ayant versé au cœur, par un songe, les flammes d'un amour impur », l'adolescent se réveille plein d'horreur, se jette à genoux, tout en pleurs, devant une image de la Vierge : « Sainte Mère, tu vois mes efforts, tu vois que ma volonté répugne à ces tentations ! » Après de semblables attaques, cet « autre Joseph d'Égypte » se plongeait plus avant dans les mortifications les plus dures, pour étouffer la voix de Satan.

Les lundis et les mercredis, il ne mangeait jamais de viande ; quatre fois par semaine, il se refusait l'usage du vin ; dans la semaine sainte, du jeudi soir au samedi, vers midi, il n'absorbait pas même une goutte d'eau, en commémoration de la Passion de Notre-Seigneur. Les mets qu'il aimait le plus, il refusait d'y toucher, et approchait au contraire de ses lèvres les choses qui lui inspiraient une horreur naturelle. Pour s'exercer mieux aux privations, il prenait en main et portait à la bouche quelque grappe de raisin succulente, puis l'en éloignait à plusieurs reprises, pour la rejeter finalement avec dédain ; tout enfant, il se faisait préparer par sa mère quelque mets favori, puis, au lieu d'y goûter, il courait le porter à l'un des mendiants accroupis à la porte paternelle. Trois jours par semaine, il se revêtait d'un cilice, pendant trois autres jours il se donnait rudement la discipline, au moins cent coups par jour. Il couchait quatre fois par semaine sur le sol nu, la tête appuyée sur un vieux sac. Il marchait nu-pieds sur les cailloux pointus ou en mettait même dans ses souliers, avant de com-

(1) *Macte animo, generose puer*, s'écrie à cette occasion son biographe ; *ex hoc spineto enascentur rosæ unde tibi immarcessibilis virginitalis laureola tecetur quâ redimitis sequeris Agnum.*

mencer une tournée de prières dans les églises de la ville. Il avait même inventé, pour son propre usage, un supplice nouveau : au plus fort de l'hiver, avant le lever du soleil, il allait à la fontaine emplir ses deux mains d'eau, et restait ensuite immobile ; c'était, avouait-il, de toutes les douleurs expérimentées la plus cuisante, et, pour l'augmenter encore, il se rendait ensuite à la cuisine plonger ses pauvres doigts glacés dans une marmite d'eau bouillante.

Son humilité profonde égalait la pureté de son âme. Il lavait la vaisselle du collège, balayait l'église, s'asseyait toujours à la dernière place, suppliait ses condisciples de lui permettre de leur rendre quelque service, leur demandait pardon à genoux pour les fautes les plus légères, etc. Son plus grand bonheur était d'accompagner, mais au dernier rang, le prêtre portant le viatique à quelque malade pauvre, ou de suivre les moines quêteurs, chargés de leurs besaces ; grignoter un morceau de pain mendié par lui-même lui semblait une friandise. Souvent il débarrassait quelque malheureux infirme, manchot ou boiteux, de son fardeau pour le lui porter à domicile ; un jour, au milieu des rires et des moqueries du public, il s'agenouille en pleine rue pour baiser les pieds d'un mendiant. Une autre fois, blessé dans sa modestie par les éloges continuels que certains faisaient de sa piété, il imagine de se vêtir d'habits bariolés, de chausses jaunes et blanches, et de se taillader les cheveux, puis d'errer, en poussant des cris incohérents, par les carrefours de Trente, afin d'attirer sur lui les huées de la populace. On ne peut vraiment s'étonner de ce que beaucoup de ses camarades l'aient cru plus ou moins fou.

Pour mieux marquer sa dévotion à la Sainte-Vierge, il avait fait mettre à son poignet une chaîne, qu'il couvrait de milliers de baisers, se déclarant ainsi l'esclave de Marie (1). A quinze ans, il sollicita le poste de sacristain de la chapelle du collège, et son plus grand bonheur fut désormais de parer l'autel de sa patronne, et la statue de la Sainte-Vierge elle-même, ou de raccommoder ses habits. Un jour qu'il se livrait à ce dernier travail, un jeune seigneur de ses amis, portant une longue che

(1) Cette expression même ne suffit pas à son biographe. Racontant comment, lors de la reconstruction de la chapelle du collège, Schulthaus avait traîné des poutres entières avec une force surhumaine, il ajoute qu'on l'aurait pris pour un *jumentum verius quam mancipium marianum*.

velure flottante à la mode du jour, entre à l'église, approuve les arrangements de son camarade, mais lui fait remarquer que les cheveux de la Sainte-Vierge sont bien rares et bien usés. Là-dessus notre adolescent lui adresse une harangue enflammée, lui prêche le sacrifice des pompes mondaines, et le visiteur, entraîné par cette éloquence, court chez lui, saisit ses ciseaux, coupe sa magnifique chevelure et vient la déposer aux pieds de Marie. « Et maintenant, ajoute le biographe, la statue de la Vierge resplendit d'une beauté nouvelle, et l'on peut chanter ce couplet du *Cantique des Cantiques* : « *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui !* (1) »

Une des distractions favorites de notre élève était de peindre, dans sa cellule, des images de la Sainte-Vierge, « cette Hélène plus divine, belle comme la Lune, choisie comme le Soleil ». Tandis qu'il peignait ainsi, « notre jeune mariophile, Marie, elle aussi, peignait. Lui, retraçait l'image de la Vierge sur ses toiles, elle, gravait son image dans le cœur de l'adolescent, l'un se servant de ses pinceaux, l'autre de ses feux célestes. »

Fidèle à la seconde règle de la confrérie, Schulthaus faisait avec joie tout ce qu'on lui ordonnait de faire ; il était prêt à tout pour obéir à ses supérieurs et leur témoignait son respect en leur baisant les mains ou les pans de l'habit. Il se confessait une fois par semaine et se préparait pendant trois jours à ce moment bienheureux ; quand il communiait, « on eût cru voir, non pas un homme, mais un ange s'agenouiller devant la nourriture divine ». Souvent — c'est lui-même qui le raconte — il éclatait en sanglots en songeant combien peu de personnes aiment réellement le Seigneur. Une fois, placé près du poêle de la salle d'étude, il pria Dieu de le réchauffer par son amour divin plus que par le feu terrestre. Une autre fois, par un temps d'orage, il demanda, chaque fois que la foudre éclatait, à être frappé des traits de l'amour céleste, et en effet, dit-il, mon âme en fut véritablement blessée et cet incendie intérieur dura plus d'une demi-heure. Quand il plaçait un crucifix sur sa poitrine, son cœur se mettait à battre avec tant de force que la croix en était comme soulevée par cette émotion pieuse.

Son confesseur avait sur lui une autorité sans limites ; lui seul pouvait obtenir parfois que l'écolier interrompît ses mor-

(1) « Tu as blessé mon cœur par un seul cheveu de ta nuque ! »

tifications, pour ne pas abîmer entièrement sa santé (1). Il n'en changea jamais, fidèle à la quatrième règle de l'association, qui déclare qu'un confesseur doit être « un canal stable des grâces divines ». Le biographe ajoute à ce propos qu'un homme qui garde toujours le même confesseur, ou bien n'a jamais été pécheur, ou, s'il l'a été, cesse de l'être, ce qui est — on l'avouera sans peine — une doctrine des plus consolantes et des plus commodes. A peine âgé de dix-sept ans, Schulthaus obtint de prendre part aux *Exercices spirituels* de saint Ignace ; il s'y livra, dit-il, avec une telle ferveur et y puisa un tel oubli du monde, qu'il ne songea plus désormais à ses parents et à sa famille, excepté le soir, dans ses prières (2). Lorsqu'ils furent terminés et qu'il dut renoncer à ces « délices », une indicible langueur fit couler ses larmes ; de même, la lecture de la vie de saint Ignace l'émotionnait si fort qu'il lui était impossible, par moments, de la continuer, tant il était « brisé de tendresse ».

La cinquième règle de l'association impose aux congréganistes l'obligation de parler sans cesse de l'œuvre de Marie. Schulthaus n'y manquait point. Au logis paternel, il réunissait les valets et les servantes pour leur faire des lectures pieuses et les prêcher. Obligé, pendant ses vacances, d'aller un jour rendre visite à une dame noble, chez laquelle était réunie pour lors une nombreuse société féminine, il y parla, sans lever les yeux une seule fois, pendant trois heures sur des questions religieuses. « Les visiteuses, ajoute le révérend père qui compila notre volume, poussées peut-être par la nouveauté du fait, se tinrent recueillies et tranquilles, elles qui d'ordinaire ne viennent à l'église que pour voir et être vues. » Parfois il parcourait les campagnes et les coteaux voisins, comme jadis saint Jean-Baptiste, le Précurseur, haranguant les laboureurs et les vigneron ; il improvisa, certain jour de vendanges, un sermon si pathétique devant quelques paysannes qu'elles se crurent en présence d'un être supérieur, envoyé immédiat de

(1) C'est ainsi qu'il le força de s'abstenir de pleurer sur les misères des pécheurs pour qu'il ne devint pas aveugle, car l'adolescent avait le don des larmes à tel point qu'il lui arriva, dans l'espace de huit à dix jours, de pleurer copieusement plus de cent fois sur les souffrances du Christ.

(2) « *Adeo omnem aliam cogitationem abjeci ut nunquam, nisi in oratione, etiam consanguineorum meminero.* »

Dieu. Il employait également une partie de l'argent de poche que lui donnaient ses parents, à acheter des livrets de piété et des catéchismes qu'il distribuait aux indigents. Aussi quand, selon la règle, on lisait mensuellement le catalogue des œuvres pies (*opera bona*) accomplies par chaque élève, catalogue que chacun d'eux devait compiler lui-même, les registres du jeune Schulthaus excitaient toujours l'admiration générale des maîtres et des bons élèves (1).

Les méchants par contre — et il y en avait, même dans ce collège de jésuites, il y en avait même beaucoup, à en croire le pieux biographe — ne l'aimaient guère. Ils ne pouvaient souffrir ce personnage bizarre, qui était sans cesse « à marmotter dans tous les coins » ou plutôt « à converser avec les anges » ; qui, se liant les pieds et les mains, pleurait des heures entières sur les liens du Christ et « s'ensevelissant dans les cinq plaies du Sauveur, ne pouvait assez les couvrir de baisers » ; qui « ne mangeait pas une bouchée qu'il ne l'arrosât de ses larmes » et qui, souffrant un jour de violents maux de dents, priait Dieu d'augmenter ses douleurs et pleurait amèrement, l'accès étant passé, « parce que la grâce d'en haut l'avait abandonné ».

Ces condisciples frivoles et mauvais l'appelaient âne ou brute, lui arrachaient en classe sa plume ou ses livres, lui prenaient à table son verre, au moment où il allait boire ; l'un d'eux alla jusqu'à lui donner des soufflets, mais il ne fit que remercier son insulteur, se proclamant heureux de pouvoir souffrir, innocent, comme Notre Sauveur. Ces vilains garnements lui ayant demandé un jour, pour l'effrayer, ce qu'il ferait, s'ils s'avisaient de le repousser du milieu d'eux à coups de pied, comme un chien, il se contenta de lever les yeux au ciel, en murmurant ces mots : « Ah ! plutôt à Dieu que je fusse jugé digne de souffrir cela pour le Christ ! » Une pareille nature devait vivre étrangère à toutes les émotions humaines ; quand sa mère mourut, il ne montra pas la moindre émotion, ni la moindre douleur, comme l'affirme notre volume, ayant depuis longtemps adopté la Sainte-Vierge comme son unique et vraie mère.

(1) Il y en avait parfois tant que toute la séance était absorbée par lui seul ; c'est ainsi que le journal de la Congrégation porte, à la date du 2 février 1636 : « *Hodie lecta sunt opera praeclara unius (Joannis scilicet), digna quae posteritas admiretur* (p. 56).

Voici d'ailleurs le tableau de ses occupations quotidiennes, tel qu'il l'a tracé lui-même, pour obéir à ses supérieurs. Levé de très bonne heure, il commençait par se prosterner devant l'image de la Vierge et par réciter ses litanies (1), puis il faisait les prières spéciales de la congrégation, et, après avoir entendu la messe à l'église, il se rendait en classe où les « plants des muses prospèrent d'autant mieux qu'ils sont arrosés par la lampe marianique (2) ». Pendant les heures d'étude il était toujours attentif, ne bavardait jamais, ne s'étendait pas sur les bancs, ne mentait pas et en savait autant que ses camarades. En sortant du collège, il repassait à l'église avant de déjeuner, et pendant ce simple repas « il excitait en lui, à chaque bouchée, le désir intense de recevoir le corps sacré du Christ ». Après avoir prié derechef, il se mettait à faire de la peinture jusqu'à midi, puis il allait saluer le Saint-Sacrement, retournait en classe, apprenait aux petits enfants qu'il rencontrait sur son chemin à faire le signe de la croix, revenait encore à l'église et faisait en rentrant, pour la quatrième fois en un même jour, un sérieux examen de conscience. Puis il s'aspergeait d'eau bénite, faisait trois genuflexions, baisait trois fois le plancher en l'honneur du Sacrement et cinq fois en l'honneur des plaies du Sauveur. Ayant fait le signe de croix sur son lit, il embrassait en pleurant le crucifix, disposait auprès de sa couche ses anges protecteurs, plaçant à son chevet la Sainte-Vierge, à sa droite son ange gardien spécial et les autres tout à l'entour, puis enfin, étendant les bras en croix, il s'endormait en prononçant les paroles sacrées : Jésus, Marie, Joseph !

Sa dévotion favorite le poussait également à entretenir dans sa cellule un petit autel de la Sainte-Vierge sur lequel était posée l'image de Marie, tout ornée par lui de fleurs et de couronnes, « selon le vœu de son Epouse chérie : *Fulcite me*

(1) Il récitait d'ordinaire ces litanies de la Sainte-Vierge deux fois par jour, et avec une telle contention d'esprit, « *ut cor intus saltitaret. Interdum adeo amore in eam rapiebar ut... totus illius desiderio inebriatus, actus amoris ardentissimos exercerem.* » Quand il récitait certains psaumes, au nombre de cinq, dont les lettres initiales formaient le nom de la Mère de Dieu, « *Mariam oculi legebant, aures bibebant, lingua sonabat, cor suspirabat.* » On reconnaît là tous les traits de l'érotisme religieux, bien connu des psychologues et des médecins ; c'est ainsi que la nature se venge quand on prétend la supprimer.

(2) En latin la métaphore est plus hardie encore : « *Bene flunt Musarum studia si ex lampade Mariana haurientur.* »

floribus ! » « Et quel jardin en effet, ajoute le biographe, plus digne de ces ornements fleuris, que celui que saint Bernard a loué, jardin tout imprégné du parfum de toutes les vertus ! (1) »

A force de prier de la sorte, agenouillé sur les pierres et les cailloux, Schulthaus avait des plaies larges et douloureuses à ses genoux et ses vêtements s'y collaient, si bien qu'en les arrachant ensuite de ses membres blessés, la douleur le faisait tomber parfois en syncope ; il n'en persévérerait pas moins, tantôt priant en hiver, couché sur le sol glacé, les bras étendus en croix, pour les âmes du Purgatoire, jusqu'à ce qu'on vint le relever, presque inanimé, soit en se frappant la tête avec une grosse corde, pour mieux méditer les mystères sublimes de l'Eucharistie.

Quelquefois pourtant ses occupations étaient d'ordre moins mystique, mais toujours dictées par le besoin de s'humilier aux yeux du monde. Lorsque ses études lui en laissaient le temps, il portait du bois à la cuisine, y nettoyait les marmites, etc. Chez lui, il aidait les servantes à éplucher les légumes jusqu'au moment où sa mère venait l'en éloigner ; mais à peine avait-elle tourné le dos, qu'il revenait en cachette à l'office, pour exhorter les domestiques à élever leurs âmes à Dieu, ou bien il s'informait auprès de la cuisinière de la façon dont il fallait apprêter les herbes et saler le bouillon, afin de pouvoir lui épargner dorénavant cette besogne.

Il avait offert à la Sainte-Vierge son vœu de fidélité éternelle, écrit avec son propre sang et dessiné dans un cœur enflammé ; aussi Marie fit-elle beaucoup pour un si fidèle serviteur. Il était encore élève du collège quand les membres de la congrégation marianique de Trente, prêtres, seigneurs et bourgeois, l'éluèrent d'un commun accord président de la confrérie. Nous n'avons ni le temps ni surtout la place nécessaire pour suivre notre écolier dans tous les détails de cette activité nouvelle, où nous voyons d'ailleurs se reproduire en traits analogues son exaltation morbide et sa soif du martyr ; le tableau en deviendrait facilement monotone. Malgré son jeune âge, il exerçait,

(1) « *De quo S. Bernardus : Hortus deliciarum nobis sacratissimus tuus uterus, o Maria, quia ex eo multiplices gaudii flores collegimus, quoties mente recolimus quam magna multitudo dulcedinis toti orbi inde refulsit. Vere paradisus Dei tu es, quia lignum vitae inde protulisti !* » (p. 133).

grâce à son enthousiasme religieux et à ses macérations, une influence considérable tout autour de lui, sans cesser pourtant d'avoir, parmi ses compagnons eux-mêmes, des ennemis acharnés ; c'est ainsi que plusieurs d'entre eux, « viles chauves-souris », jetèrent un soir des tisons enflammés dans un petit oratoire qu'il avait construit ou fait construire pour s'y livrer à des méditations nocturnes et le réduisirent en cendres, afin de le forcer à quitter ce sanctuaire ; mais d'autres étaient plus dociles à sa voix, comme ce camarade qu'il rencontra, revêtu d'atours efféminés et qu'il refusa pour ce motif de reconnaître et de saluer, bien qu'il appartint à la confrérie. L'adolescent fut tellement ému de cet accueil sévère qu'il se jeta aux genoux de Schulthaus, promit de changer dorénavant de toilette et le supplia de lui pardonner cette fois ; un autre compagnon d'études, un jeune noble, très malade, se sentant mourir, le supplie de rester auprès de lui et de le soutenir dans son agonie, et il réussit par ses prières à lui faire saluer la mort libératrice avec une joie infinie. Il veillait avec un soin jaloux sur les ouailles de la congrégation que le Seigneur lui avait confiées, afin que ni les mauvaises fréquentations, ni la paresse, ni les danses, ni les mascarades ne troublassent leurs âmes juvéniles, et il s'appliquait à éloigner d'eux ces « voleurs d'âmes » qui se donnent pour de fidèles Pylades, mais sont d'autant plus dangereux qu'ils cachent leurs instincts de loups féroces sous la toison de l'agneau (1).

Mentionnons un dernier trait qui nous montre le jeune collégien tenant tête à Satan lui-même et le forçant à céder. Un jour, une femme disparaît à Trente ; on la cherche, on ne la trouve point, elle a été enlevée par le diable. Irrité de cette outrecuidance du démon, Schulthaus va se jeter dans son oratoire, face contre terre, en pleurant et en criant : « O voleur d'âmes, comment as-tu osé t'emparer d'une âme rachetée par le précieux sang du Christ ? Je te conjure, par ce précieux sang du Christ, versé pour elle et pour moi, de nous la rendre demain ; si tu t'y refuses, je saurai t'y contraindre en multipliant les prières et les actes de pénitence ! » Et afin que le

(1) C'est ainsi qu'il exige — et obtient — des autorités civiles de Trente l'expulsion d'une courtisane qui attirait « ses mauvais compagnons comme un cadavre attire les corbeaux, et, semblable au bon Pasteur, met en fuite cette louve qui menace le troupeau marianique ». (P. 144.)

mauvais diable (*cacodæmon*) comprit bien que ce n'étaient pas là de vaines menaces, il avisa par terre un gros tas d'immondices, le saisit de ses lèvres, et, bien que la nature se révolte pleine d'horreur, il se force à l'avalier (1). Satan ne peut résister à une pareille abnégation de soi-même, le lendemain, la femme reparait et tout Trente est en liesse.

Une pareille nature n'était point faite, évidemment, pour le monde, qu'elle ne pouvait comprendre et qui lui faisait horreur (2). Même au xvii^e siècle, le siècle par excellence de l'Eglise militante et triomphante, des guerres de religion, des procès de sorcellerie, des superstitions odieuses ou ridicules, la société européenne n'aurait pu continuer à vivre si elle n'avait été composée que de zélotes pareils. Aussi Schulthaus n'essaya-t-il pas de s'y créer une place. Au sortir du collège, il se rendit à Rome, y fit profession dans la Compagnie de Jésus, et vécut quelques années encore, dans la Ville Sainte, comme un « modèle de toutes les vertus ». Il mourut en odeur de sainteté, vers 1653, comme préfet des études au *Collège Romain* ; tenant sur sa poitrine et collée sur ses lèvres, la croix du Christ et l'image de Marie, il entra, guidé par Elle, triomphant au Paradis (3). Ses compagnons se disputèrent ses vêtements et les objets qui lui avaient appartenu et le bruit courut même qu'un de ses élèves, poussé par son enthousiasme dévot, lui avait coupé l'oreille pour la conserver comme relique.

Telle fut la vie de cet écolier de Trente, « image du parfait associé marianique ». Ecrite soixante-dix ans après sa mort, la biographie de Jean-Baptiste de Schulthaus ne prétend pas raconter une exception, glorieuse sans doute, mais une exception cependant, parmi les existences humaines ; elle a été tout spécialement composée, avec l'approbation des supérieurs, pour proposer les sentiments, les paroles et les actes du jeune noble tridentin à l'imitation des écoliers et des collégiens de son

(1) *Conspicatus in terra jacere phlegma fœdum ac ingens, illud ore sumptum deglutivit, eo nauseantis naturæ horrore, ut sola facti recordatio postmodum nauseam ei pareret summam stomachumque moveret* (p. 143).

(2) Son biographe partageait, dans une large mesure, cette façon de voir ; voici ce qu'il dit à ce sujet, dans le langage alambiqué qu'on admirait alors dans ce milieu : *Mundi mel est fel ; ejus munera funera ; ejus pax fax ; ejus arrius irrisus ; ejus culmen fulmen ; illius jocus focus. Mundi fallacis oculi sunt scopuli ; ejus cumuli tumuli.*

(3) *Cum ea ad Superos triumphabundus obiit* (p. 181).

pays natal, et les derniers chapitres de *l'Idée perfecti sodalis*, auxquels nous ne nous sommes point arrêté, faute de temps, ne sont qu'une longue exhortation, véhémement, onctueuse et plus que jamais fleurie de citations classiques, à la jeunesse du xviii^e siècle, pour l'engager à se donner tout entière à Marie, « à fixer comme lui, les yeux du corps et ceux de l'esprit sur elle, à ne pas se laisser arracher de sa poitrine, à se suspendre tout entière à ses seins maternels (1)... Elle nous aime toujours ; que ceux-là donc l'aiment aussi, qui n'ont jamais aimé, et que ceux qui ont déjà connu l'amour, l'aiment encore et à jamais ! » (2).

Nous n'ajouterons point de commentaires à cette analyse succincte de notre petit volume ; les lecteurs les feront eux-mêmes. Mais il me semble qu'on est en droit de se demander, en terminant, si une éducation qui amène ou tolère une exaltation malade pareille ; qui paralyse ou repousse, comme indigne d'intérêt, toute activité sérieuse au profit de la société ; qui surexcite la vanité par l'exhibition perpétuelle des œuvres méritoires ; qui atrophie les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme, anéantissant jusqu'au souvenir de la famille et salissant jusqu'aux saintes effusions de l'amour maternel, mérite, ne fût-ce que de très loin, le nom d'éducation chrétienne ? On peut se demander surtout si elle ne constitue pas, en effet, un danger terrible pour les générations auxquelles on l'impose, un péril redoutable pour les nations où de pareils instituteurs et de pareilles méthodes jouissent de la confiance aveugle de ceux qu'on appelait autrefois les classes dirigeantes. Non que je craigne un abrutissement complet de l'intelligence humaine et l'extinction de toute soif de progrès, quand bien même, pour un instant, l'éducation jésuitique triompherait par le monde, comme certains esprits pessimistes sont trop enclins à l'annoncer ; une réaction plus ou moins violente se produirait tôt ou tard et je n'oublie pas que c'est des écoles mêmes de l'Ordre qu'est sorti Voltaire. Mais nous perdons un temps pré-

(1) « *Erat Maria amorum suorum scopus ; in hac vivens defixos perpetuo tenebat mentis et corporis oculos... ab ejus sinu non poterat avelli, ab ejus maternis uberibus pendere totus est visus...* » (p. 181).

(2) « *Diligamus Mariam et hunc amorem quibus quibus modis, novi veteresque sint, foveamus. Illa nos semper amat. Eam ergo jam amet qui nunquam amavit, quique amavit, jam amet.* » (p. 181).

cieux et nous usons une force morale infinie à nous débattre dans ces oscillations perpétuelles entre des tendances si contraires. Il est un malheur plus grand encore qui en résulte pour nous : entre la folie malade des ascètes et des thaumaturges monastiques, et l'incrédulité complète, suscitée dans bien des esprits par leurs pratiques abêtissantes, où trouver le terrain nécessaire pour y faire germer un sentiment religieux plus élevé et plus pur ? Les combattants de droite le rejettent encore comme un blasphème, et ceux de gauche n'y voient déjà plus qu'une espèce de « mômerie » nouvelle. Et cependant il est certain, tout au moins pour ceux qui croient aux réalités invisibles, que l'éducation du genre humain ne se fera pas sans le secours du sentiment religieux, que l'humanité n'a pas cessé et ne cessera pas de sitôt d'avoir besoin de cet appui, pour avancer dans sa marche lente et pénible vers son but lointain, vers la Justice et la Fraternité universelles, qui constituent, comme au temps du Sermon sur la Montagne, l'idéal de la cité chrétienne, de la cité vraiment humaine ici-bas.



